

VALÉRIE LEMASÇON



COUTURES
À L'ENVERS

Valérie Lemasçon

Coutures à l'envers

© Valérie Lemasçon, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8347-9

Image : shutterstock.com/Roman Samborskyi

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma jolie et précieuse famille, soutien de la première heure.

« Je me souviens. Cette femme qui portait des robes, des pulls, des pantalons, les retirait, enfilait une jupe, rajoutait une cape, relevait un chapeau, une plume, une fleur, remontait l'escalier en courant, jetait tout par terre, se glissait dans une somptueuse veste de dentelle semée de strass, de rubis, posait sur ses lèvres un rouge éclatant, mordant, et glissait comme une panthère sur le tapis noir à pois blancs.

Je le sais. C'était la première fois.

Je me souviens, seule sur le podium, elle a retourné sa veste, sa jupe. Nue.

J'avais mis les coutures à l'envers.

Je me souviens, Karl m'a dit : Tiens bon.

Je me souviens. La femme de la démode qui faisait la mode avec son corps à elle, son cœur à elle, qui prenait, qui pillait ce que je faisais, mais qui inventait son personnage. Celle-là, je ne l'ai pas oubliée.

Je me souviens, le ralenti. Toutes ces femmes en blanc qui chuchotaient.

Théâtre, beauté. On refait un tour lentement. Slow motion.

C'était superbe. »

Sonia Rykiel – *Collection terminée, Collection interminable*

Prologue

Ils étaient tous roses. Un rose vif, lumineux. Un rose addictif.

« *Le rose c'est la joie, l'amour, c'est à la fois empreint de délicatesse et bouillonnant de passion. Sans compter que ça donne bonne mine !* », aimait-elle répondre d'un air enjoué lorsqu'on l'interrogeait sur sa couleur fétiche.

Et il y en avait vingt.

Vingt coussins qu'elle avait disséminés sur tous ses lieux de vie, à commencer par son lit. Et puis son canapé, sa méridienne, son fauteuil de travail.

C'est en Inde qu'elle les avait trouvés, dans une étonnante boutique chamarrée, remplie de tentures, de nappes, de rouleaux de tissus tous plus colorés les uns que les autres. Mais aussi de coussins, en velours, en coton, en soie, chatoyants et veloutés comme des doudous d'enfant.

Émerveillée face à la pyramide qui s'était soudain dressée devant ses yeux, elle avait eu envie de s'y laisser glisser, se faire engloutir par toute cette douceur, embrasée par cette myriade de couleurs.

Après avoir caressé les tissus, étudié chaque teinte de son œil expert, elle s'était finalement décidée pour ce rose sublime sur lequel elle revenait sans cesse.

Depuis la mort de son mari, elle voulait du rose partout, c'était obsessionnel. Elle avait besoin de moelleux, de confort. De réconfort.

Mais surtout, du rose.

Ce choix lui fut fatal.

Toutefois, à l'aube d'un éveil des consciences, il ne fut pas vain.

Octobre 2014

— Caroline, tu me reçois ? Camilla Harris vient d'arriver. Elle se dirige vers la salle.

— Ok, Antonin, je la récupère et je la place. Comment ça se passe à l'entrée ? Pas trop d'embouteillages ?

— Nickel jusque-là... ça coince surtout du côté de ceux qui veulent entrer sans carton d'invitation, mais les gars font vraiment du bon boulot, on gère, je t'assure.

Avec tact, mais fermeté, le service de sécurité régulaît habilement le flot des véhicules venant déposer invités et modèles retardataires arrivant d'un précédent défilé. Les privilégiés qui avaient eu la chance de recevoir une invitation étaient orientés vers la salle tandis que les mannequins se ruaient en backstage afin d'être immédiatement prises en charge par une habilleuse.

— Aïe... Caro, on a un problème !! Paul Langevin est allé s'installer à côté de Sylvia Petitpas au premier rang. C'est la place de Sacha Dunnes. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Laisse tomber, une photo d'eux ensemble au défilé ne peut que nous faire une très belle publicité. C'est parfaitement raccord avec ce que j'ai aperçu ce matin au kiosque dans la rangée de presse people. Et ça me plaît bien !

Une troisième voix s'interposa dans les échanges :

— Caro, la place A17 est libre, c'est celle de Richard Chevy, sa PR vient de prévenir le bureau qu'il a un empêchement.

— Tu as entendu Antonin ? Récupère-la pour Sacha Dunnes ! Et maintenant tu me dois une glace chez Berthillon !

— Hein !! Bon OK, va pour la glace... mais c'est bien parce que je n'ai pas le temps de négocier ! Du coup, heuuu... elle sera à côté du chanteur des Peakies...

— Mmmm... ne t'inquiète pas, ça devrait le faire. Non, mais j'te jure, quel stress ces people... !

— Menteuse, tu ne vis que pour ça pendant six mois !!

— J'avoue ! Tu me connais trop bien, Antonin...

Le service de Presse était sur les dents, oreillettes et micros avaient d'ailleurs atteint leur capacité maximale de fonctionnement. La préparation du défilé durait

depuis des semaines et le placement des personnalités était un vrai challenge. Attachés de Presse, assistants, stagiaires, tous avaient un rôle bien déterminé et ils étaient parés à toutes les éventualités. Le jour J arrivait systématiquement accompagné de son lot de surprises de dernière minute, la plupart du temps mauvaises quand tout semblait rouler sur des rails. L'important était de réagir avec agilité et sourire comme si tout allait bien.

— Caroline, Adèle Raynaert est à l'entrée, elle n'a pas d'invitation. Qu'est-ce que je fais ?

—

— Caro, tu m'entends ??

Antonin tentait vainement de ne pas céder au stress.

— Yes, je suis là. Alors avec elle, pas d'esclandre, car c'est la reine de l'embrouille. Dirige-la vers moi, je vais la gérer en douceur, répondit l'attachée de Presse en dégainant son air le plus aimable.

L'oreillette permettait désormais quelques remarques que n'auraient pas tolérées les vieux talkies indiscrets. Mais l'heure n'était pas aux blagues : la collection Automne Hiver de la maison Pétronille Gauthier était sur le point d'être enfin dévoilée au monde entier. Tous les six mois, les bancs se remplissaient avec tout le gratin de la mode : rédactrices des plus grands magazines, présentatrices des émissions tendance de la télé, chanteuses ou actrices célèbres ou en passe de le devenir qu'on habillait en espérant que la marque de leur tenue serait associée à leur nom dans les rubriques people des magazines, sans oublier les blogueuses qu'on n'en finissait pas de gâter en échange d'une parution sur leur compte Instagram. Mais aussi fabricants et fournisseurs sans qui rien ne serait possible. Et puis les amis de Pétronille bien sûr, artistes, écrivains, chefs étoilés, son monde à elle, lesquels avaient leur place assise garantie. Les autres se tenaient debout derrière — les *standing* très recherchés par tout étudiant en mode qui se respecte —, heureux d'avoir réussi à obtenir le sésame indispensable pour assister au défilé. Et enfin, tous les collaborateurs de l'entreprise, sans exception, invités par Pétronille elle-même. « Vous contribuez TOUS au succès de la maison, alors il est normal que nous le récoltions ensemble et cela commence par partager les moments clés de notre histoire commune. » annonçait le carton d'invitation qui leur avait été envoyé pour cette saison. Cela avait un coût, mais qu'importe, cela ne se discutait même pas. C'était un des nombreux avantages à travailler chez Pétronille Gauthier. Le turnover était plutôt bas et l'entreprise continuait tranquillement à croître. Trônant depuis trente ans place des Vosges, dans un ancien hôtel particulier dont

les volumes avaient été entièrement réaménagés pour obtenir des espaces collaboratifs spacieux et confortables, la marque avait gagné ses galons au fil des années avec la particularité de ne proposer que des robes — accompagnées de leurs accessoires — qui savaient mettre en valeur les femmes, quelle que soit leur morphologie. Petite, grande, maigre, ronde, voire très ronde, chacune pouvait trouver son bonheur dans la collection. « Le plus important c'est l'allure, disait Pétronille, pas la mode. C'est la façon de porter un vêtement, de lui apporter sa touche personnelle en lui associant une coiffure ou les chaussures adéquates, faire en sorte que la tenue soit comme une seconde peau et non pas un déguisement ou un camouflage. Les femmes qui ont de l'allure ont toujours une saison d'avance ! » La marque était ainsi devenue un incontournable singulier dans le milieu de la couture et présentait ses collections deux fois par an lors de la Fashion Week.

Les invités patientaient en discutant avec leur voisin ou consultaient leur téléphone sans se douter de l'effervescence qui agissait la cabine cachée derrière de larges parois laquées de blanc sur lesquelles le nom *Pétronille Gauthier* s'étalait de façon imposante en lettres roses calligraphiées. Cela ressemblait à une véritable ruche dans laquelle bourdonnait tout un tas d'abeilles en tous genres. La zone *hair & make-up*, située stratégiquement sur la gauche en arrivant, était déjà pleine de mannequins en peignoirs blancs, occupées à lire ou bavarder tandis que les coiffeuses et maquilleuses s'activaient sur elles. Des photographes accrédités mitraillaient les jeunes femmes, certaines paraissant les ignorer pendant que d'autres prenaient gracieusement la pose. Un petit groupe s'était d'ailleurs formé autour de Charlie, la top Irlandaise en couverture du dernier *Elle* que toutes les maisons s'arrachaient pour leur défilé. Elle riait à gorge déployée en mimant quelques mouvements de danse sur son siège. Son coiffeur, qui avait l'air encore plus jeune qu'elle, essayait tant bien que mal de dompter sa crinière rousse remuante, mais il n'aurait, pour rien au monde, montré un quelconque agacement. Non loin d'elle était tranquillement installée Mathilde Ortega, l'une des stylistes de la maison, laquelle semblait profiter de son statut pour se faire coiffer à l'œil. Dieu seul sait de quel argument elle avait fait preuve pour obtenir les services d'une coiffeuse au programme déjà bien chargé.

— Colette ! Où est Colette ?! Elle doit être coiffée maintenant !!, cria soudain une habilleuse prise de panique.

— She went out for smoking¹, lui répondit une jolie blonde qui, simplement vêtue de son peignoir blanc entrouvert sur un string chair, essayait une paire de chaussures dont les talons auraient donné le vertige à n'importe quel alpiniste chevronné. Forte de cette indication, l'habilleuse repartit en trombe vers la sortie. Il en allait de sa responsabilité que le modèle dont elle avait la charge soit à l'heure dans la file de départ.

Assise par terre en tailleur, une jeune fille attendait sagement, absorbée dans la lecture d'un livre. Sa robe noire en maille laissait apparaître une épaule maigrelette. À ses côtés, écouteurs dans les oreilles, le sosie de Louise Brooks écoutait de la musique en fermant les yeux. Une autre, un béret strassé savamment posé de biais sur ses longs cheveux blonds ondulés, tentait de soulager ses pieds en camouflant tant bien que mal sous des pansements les ampoules causées par les chaussures trop raides du défilé précédent. Rêvant d'être les nouvelles Claudia, Naomi ou Cindy, la plupart des filles enchaînaient défilé sur défilé et certaines paraissaient déjà blasées en plein milieu de la semaine de la mode parisienne.

Pendant que chaque habilleuse vérifiait que les tenues de son modèle étaient bien complètes et rayait grossièrement les semelles des escarpins pour éviter un drame idiot — la chute, lourde et peu gracieuse, sur le podium, devant le gratin de la mode —, Louise Verdier, la première d'Atelier, assistée de deux retoucheuses, gérant les accrocs de dernière minute : une fermeture qui coince, un strass décollé, un fil à couper, un ourlet défait, un tissu froissé... Aucun look ne sortait sur le podium sans avoir été scanné par ses yeux de lynx. Et elle était sans pitié pour les pauvres mannequins qui n'étaient pas soigneuses avec les vêtements. Tout le monde se souvenait encore de la fois où l'une d'entre elles s'était fait vertement réprimander après être revenue des toilettes avec une blouse en soie maculée d'éclaboussures.

— Paul !! Peux-tu nous trouver deux chaises supplémentaires ? On a dû donner les nôtres à l'équipe des coiffeurs, demanda, pleine d'espoir, une superviseuse.

— Paul !! Tu sortiras le champagne dans un quart d'heure, OK ? lança au passage une attachée de Presse.

— Paul, peux-tu me dire où je peux récupérer une bouteille d'eau pour Pétronille s'il te plaît ? Je pense qu'elle a dû égarer la première, lui demanda Alice, l'assistante de la grande patronne, d'un air navré.

Paul par-ci, Paul par-là, le pauvre Paul aurait tout donné pour se transformer